



EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PAR

NOS LIGNES AVANCÉES DANS L'EST



LA GARE D'ASPACH - POSTE AVANCE



DRAGONS DANS LEURS TRANCHEES

Les plus riants paysages de la douce Alsace, les abords des bourgades — tel ici Aspach, sa gare et ses tranchées — les lisières des bois, les pentes des coteaux : la guerre a dénaturé tout cela. Mais les Alsaciens acceptent tout avec joie, puisque c'est la France qui réédifiera leur bonheur sur les ruines.

LA SITUATION MILITAIRE

Sous les eaux et dans les airs

Les sous-marins allemands continuent leurs méfaits. Jusqu'ici, s'ils coulaient les navires, ils donnaient au moins aux équipages le temps de mettre des canots à la mer et de s'en aller à l'aventure. Ils deviennent plus expéditifs : ils envoient au fond navires, équipages et passagers. Il n'y a pas à s'exclamer et à crier à la barbarie ! Nous sommes édifiés sur la façon dont les Allemands font la guerre, et leur férocité s'accroît de toute l'humiliation de leur orgueil et de toute l'exaspération de leur prochaine défaite.

En présence de tels procédés, les alliés ne peuvent songer, d'abord, qu'à préserver leurs navires de la destruction, et surtout à rendre coups pour coups à leurs impitoyables adversaires.

Préserver n'est évidemment pas facile. La guerre sous les eaux n'a pas de contre-partie ; on ne peut imaginer des sous-marins se cherchant et se combattant à quelques brasses de profondeur. On peut, cependant, les surveiller, quand leur périscope apparaît à la surface. Le périscope est l'œil du sous-marin, et, si petit qu'il soit, la tige qui le porte laisse un sillon visible à la surface de l'eau. Déjà, plusieurs sous-marins ont été coulés par un destroyer ou un torpilleur vigilants, et même par de simples bateaux, qui leur ont couru sus et les ont éperonnés.

Il faudra sans doute user d'autres moyens, soit en interdisant la navigation commerciale dans la zone dangereuse, par exemple dans la Manche, et en limitant aux ports qui sont en dehors du rayon d'action des sous-marins l'accès des navires, soit en organisant des convois protégés, comme jadis, militairement. On n'évitera jamais les pertes, mais on pourra les réduire au minimum.

Il y a un autre moyen, que nous avons déjà préconisé, en parlant de la réponse à faire aux raids des Zeppelins et au bombardement des villes ouvertes. A la guerre sous-marine des Allemands, il faut riposter par la guerre aérienne. Nos sous-marins ne peuvent atteindre les navires allemands, puisqu'il n'y en a plus sur les mers, mais nos avions peuvent dépasser les lignes de bataille et planer au-dessus des villes et des ports allemands. Pour tout paquebot coulé, ville allemande bombardée ! De la mer du Nord, comme de la Baltique, les hydro-aéroplanes peuvent frapper aussi bien Hambourg que Dantzig. Berlin n'est pas à l'abri de leurs coups. Au fur et à mesure que les Russes avanceront et que la saison le permettra, la Silésie, la Hongrie, et Budapest, et Vienne, pourront recevoir leur part de terreur.

Organisons donc notre guerre aérienne, comme un nouveau blocus de représailles, et ne nous laissons pas arrêter par une illusoire sentimentalité. Écoutons les cris de désespoir des malheureux qui sombrent sous la torpille des sous-marins et qui demandent vengeance.

Général X...

Les trois États scandinaves auraient conclu une alliance défensive

PÉTROGRAD. — Le *Novoié Vrémia* du 27 mars annonce qu'à la suite d'une conférence tenue à Malmö par les trois souverains scandinaves, une alliance défensive a été conclue.

Aux termes de celle-ci, la Norvège et le Danemark soutiendraient la Suède, si cette dernière était attaquée par la Russie ; la Suède et la Norvège aideraient le Danemark, s'il était soudainement attaqué par l'Allemagne. Enfin, la Suède et le Danemark soutiendraient la Norvège, si la Russie tentait d'annexer un territoire norvégien près de l'océan Arctique. (*Information.*)

Un vapeur espagnol arrêté par un sous-marin allemand

MADRID. — On mande de Santander qu'au dire de l'équipage de l'*Agustina*, vapeur espagnol venant d'Angleterre, la Manche serait occupée par dix sous-marins allemands ; l'un d'eux, l'*U-28*, arrêta l'*Agustina*, mais le relâcha après examen de ses papiers.

Aujourd'hui CINQUIÈME FASCICULE de notre roman

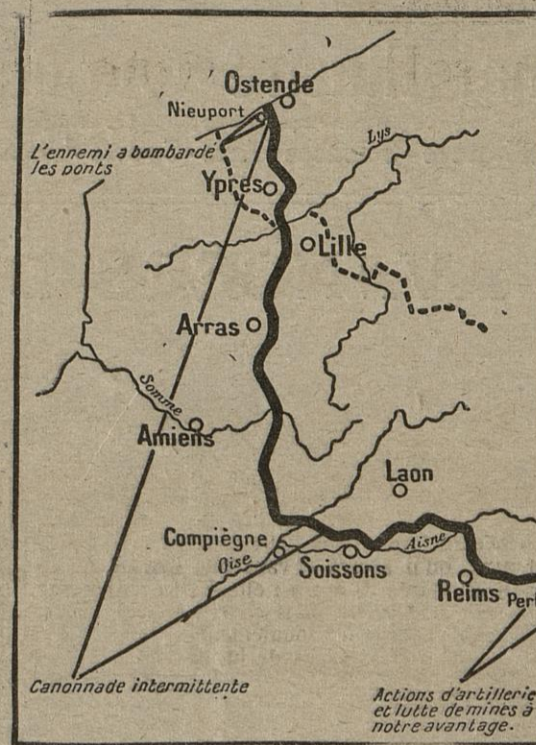
Sous la Rafale

Pour recevoir les quatre premiers fascicules, adresser 0 fr. 40 à « Excelsior », 88, av. des Champs-Élysées.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 31 mars (241^e jour de la guerre)

15 HEURES. — Aucune modification n'a été signalée dans la situation depuis le communiqué d'hier soir.



23 HEURES. — En Champagne, actions d'artillerie dans la région de Beauséjour et de Ville-sur-Tourbe.

En Argonne, activité incessante particulièrement entre le Four-de-Paris et Bagatelle. Les combats se livrent parfois à si courte distance qu'un minenwerfer, atteint par une de nos grosses bombes, a été projeté dans nos lignes. Dans la nuit du 30 au 31, nous avons enlevé cent cinquante mètres de tranchées, en faisant des prisonniers et en prenant deux lance-bombes.

Pendant toute la nuit du 30 au 31, l'ennemi

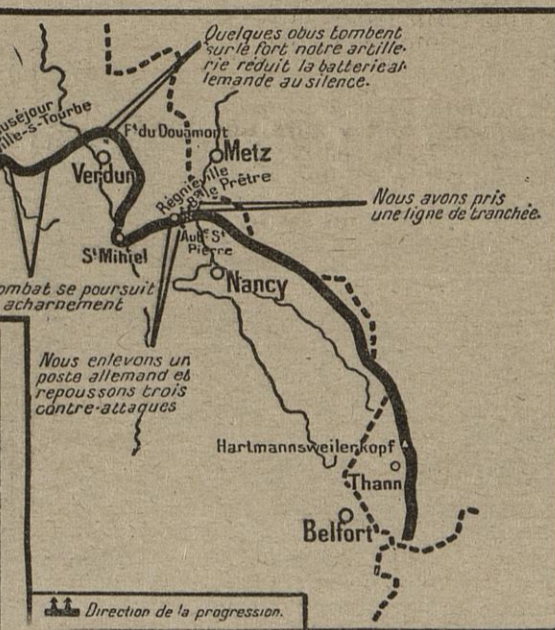
a bombardé les tranchées qu'il avait perdues le 30 au bois Le Prêtre. Il a contre-attaqué, au petit jour, avec plusieurs bataillons et a réussi à reprendre pied dans la partie Ouest de la position ; mais, dès huit heures, il en était de nouveau délogé. Le gain réalisé le 30 est donc intégralement maintenu ; nous avons fait des prisonniers, dont un officier.

Dans la région de Parroy, combats d'avant-postes, qui ont tourné à notre avantage.

NOS AVIATEURS

Nos aviateurs, au cours de vols de nuit exécutés le 30 mars, ont lancé vingt-quatre obus sur des gares et des bivouacs ennemis en Woëvre, en Champagne, dans le Soissonnais et en Belgique.

Dans la journée du 31, la gare maritime de Bruges et le camp d'aviation de Gits ont été bombardés avec succès.



L'ATTAQUE DU BOSPHORE

Les canons de la flotte russe ont fait de bonne besogne

LONDRES. — On mande de Pétrograd au *Daily News* que, dans la journée de mardi, le temps clair permit aux aviateurs russes de constater les dommages sérieux infligés au fort d'Elmas par la flotte russe.

Dimanche, les obus russes ont démolé les vieux bastions de pierre ainsi que les ouvrages nouveaux édifiés autour des emplacements où les Allemands avaient depuis peu transporté quelques-uns de leurs canons.

Le fort de Killa, sur la côte européenne, a été également endommagé. La garnison d'Elmas s'est enfuie.

Les troupes de terre turques prennent leurs dispositions pour prendre part aux opérations importantes que les Ottomans croient, sans doute, devoir être engagées simultanément du côté de la mer Egée et du côté de la mer Noire.

L'attaque du Bosphore est une opération difficile.

LONDRES. — Le correspondant du *Times* à Pétrograd télégraphie que les experts navals russes ont averti le public que l'attaque du Bosphore est une opération difficile et même dangereuse.

Le seul avantage dont bénéficie la flotte russe sur les flottes alliées, c'est que l'immunité est assurée aux vaisseaux russes contre les mines dérivantes ; sous tous les autres rapports, la tâche des Russes présente peut-être plus de difficultés. (*Information.*)

Des navires de guerre allemands ont bombardé Libau

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major. — Dans la soirée du 28 mars, des vaisseaux allemands, s'approchant du Libau, ont tiré sur cette ville 200 coups de canon, tuant un habitant pacifique et en blessant un autre, mais sans atteindre aucun homme de troupe.

Trois tués, sept blessés

LIBAU. — Les deux bombardements de la ville ont fait trois tués et sept blessés, quinze maisons sont endommagées, de nombreux câbles électriques sont rompus, beaucoup de vitres ont été brisées, le vapeur *Baltica* est assez fortement avarié.

La guerre aérienne

LES ZEPPELINS

Deux bombes à Bailleul

HAZEBROUCK. — Un Zeppelin a survolé Bailleul, ce matin, vers 2 heures, et a lancé deux bombes, qui sont tombées dans les champs, sans causer de dégâts.

Le Zeppelin a pris ensuite la direction d'Armentières. Les employés de la gare d'Hazebrouck, prévenus, ont aussitôt éteint toutes les lumières.

Tentative avortée

Un Zeppelin a été signalé, dans la nuit de samedi à dimanche, allant dans la direction de Saint-Omer.

Grâce à la vigilance des aviateurs alliés, le vaisseau aérien a dû interrompre sa promenade nocturne et rebrousser chemin, avec une grande rapidité, vers les lignes allemandes.

Une mauvaise journée

LONDRES. — On mande de Copenhague au *Daily Mail* :

« Deux Zeppelins sont partis hier de Toender, dans le Schleswig, à 2 h. 1/2 de l'après-midi. L'un est revenu, à cause d'un orage, vingt minutes après. On a vu le second lutter contre la bourrasque pour essayer de retourner à son point de départ, puis, lorsqu'il eut franchi la frontière, atterrir immédiatement. Ce second dirigeable serait sérieusement avarié et son équipage aurait beaucoup souffert de la neige qui, croit-on, a empêché un raid sur la côte anglaise. »

LES TAUBES

BÉTHUNE. — Le 27 au matin, un avion allemand survolant Essars a jeté des bombes qui ont occasionné des dégâts matériels très peu importants.

Les exploits des nôtres

BÉTHUNE. — Samedi, un de nos avions est allé bombarder avec succès un train allemand.

Un autre est allé reconnaître, à Maubeuge, un hangar pour dirigeable et a constaté que tous les ponts avaient été rétablis dans cette région.

Les aviateurs anglais à Zeebrugge

ROTTERDAM. — Des aviateurs anglais ont effectué, hier matin, un raid sur Zeebrugge.

Plusieurs d'entre eux longèrent la côte, et bien qu'ils eussent essuyé un feu violent des batteries allemandes, ils réussirent à jeter un grand nombre de bombes sur les fortifications, les ateliers du port et la station de sous-marins.

BIARRITZ. Semaine de Pâques, saison habituelle. Prix de guerre.

NOS LEADERS

Un éloge de Paris

Maintenant, c'est Paris qui reçoit de flatteurs témoignages de la presse allemande. On lui prodigue d'excellents certificats de moralité. Il paraît que la conduite des Parisiens, des Parisiennes, bref de Paris, est très convenable. On n'est pas éloigné de penser que la vertu de Paris peut soutenir presque la comparaison avec la vertu allemande. Nous sommes honnêtes, sains, solides; la famille française n'est pas trop mal constituée; son union est peut-être exemplaire... Grand merci! Nous voilà bien fiers aujourd'hui. Nos ennemis eux-mêmes nous rendent hommage.

Il est permis de croire que cet hommage est sincère. Mais il n'est pas permis de croire que cet hommage est définitif. La haine reprendra, comme on dit, le dessus, ou plutôt la jalousie, l'envie, et, par conséquent, la calomnie. Les temps reviendront où Paris sera de nouveau pour les purs Allemands la Babylone moderne. Cela signifie simplement que la vie y sera de nouveau facile, et douce et légère, et que tout, même le labeur le plus acharné (Paris est la ville du monde où l'on travaille avec le plus d'acharnement), tout y aura un aspect infiniment aimable. Paris semble frivole parce qu'il est souriant. Berlin est une ville plate et lourde où, plus qu'ailleurs, on s'amuse, avec quelle grossièreté! Mais Berlin est triste, est sinistre. Paris est aimable. Il n'a pas besoin, pour l'être, de s'appliquer à l'être. Il a cette qualité qui est celle que l'on pardonne le moins parce qu'elle les comporte toutes, parce qu'elle assure leur prix à toutes : la grâce, l'attrait. Paris attire comme Berlin repousse. Paris séduit comme Berlin répugne. Et, par conséquent, il est fatal que l'on soit jaloux de Paris, et par conséquent il est fatal que, dès le lendemain de la guerre, Paris soit de nouveau, pour ses innombrables envieux, la Babylone moderne. Eh! mon Dieu, nous y comptons.

Nous y comptons. Mais nous serions assez raisonnables, nous, si nous consentions à ne pas développer la légende calomniatrice de l'immense corruption parisienne. Il n'est pas tellement désastreux que l'on répande sur nous certaines rumeurs apparemment peu favorables; veillons, toutefois, à ne pas leur donner de la consistance en les propageant nous-mêmes.

Nous avons eu la maladie du dénigrement national. Il est strictement indispensable que la guerre nous délivre de cette maladie.

Ce fut un jeu assidu pour quelques pauvres garçons d'accabler Paris sous leur mépris écrasant. Ils opposaient systématiquement Paris et la province. La province toute sagesse, Paris toute folie. Suivait cahin-caha, la démonstration, sinon la preuve. Résultat : les provinciaux étaient instantanément excités à venir faire les petits fous à Paris. Résultat : la province conservait obstinément sa torpeur. N'est-il pas évident, en effet, que Paris et la province pouvaient échanger des exemples? Paris était parfois agité, mais il était actif. Et Paris aurait rendu service à nos indolentes cités provinciales endormies souvent dans une quiétude un peu molle s'il leur avait communiqué quelque chose de sa merveilleuse fièvre de travail, de son énergie opiniâtre et de son initiative toujours adroite et toujours heureuse. La province, en revanche, lui pouvait apprendre à discipliner son essor.

Mais il ne nous suffisait pas de diminuer notre Paris rayonnant. Nous étions très contents de rabaisser la France elle-même. Qu'un étranger prévenu jugeât sévèrement notre pays, aussitôt nous proclamions triomphalement sa rude sentence. Lorsque, chez nous, le bon Demolins argumentait, avec son imperturbable naïveté, touchant la supériorité des Anglo-Saxons (les Anglo-Saxons ne sont pas supérieurs, ils sont autres), on éprouvait sans retard une allégresse profonde parce qu'on en inférait que, décidément, la France contemporaine était en décadence et que cette décadence était, sans aucune contestation possible, irrémédiable. Et on répandait avec exaltation l'œuvre et la doctrine également déprimantes du bon Demolins. Lorsque le meilleur Novicow, au contraire, exposait généreusement la vocation universelle de la France d'aujourd'hui, publiait sur l'expansion de la nationalité française un livre qui aurait dû être la bible des Français cultivés, on faisait silence autour de ce livre qui ne trouvait pas quinze cents lecteurs. Partout ainsi. Toujours ainsi. Et tels furent les effets de l'esprit de parti. Maintenant que les partis s'en sont allés, est-ce que l'esprit ne pourrait pas revenir?

Il reviendra. Il est revenu, et il restera même

après que les partis seront de retour. Désormais nous serons tous optimistes lorsque nous parlerons de notre patrie. Elle mérite, je le certifie, que nous parlions d'elle très gentiment.

J. Ernest-Charles.

En attendant...

Le soldat Bourgoïn

J'ignore pourquoi les « Revues de la presse » n'ont pas accordé la place qu'elle méritait à l'histoire du soldat Bourgoïn, telle que l'a contée M. Clemenceau, dans ce style nerveux qui ne laisse pas de place à la sensibilité, mais vous prend à la gorge. Pour moi, voici huit jours qu'elle me hante.

C'était un tout jeune soldat, dix-huit ou dix-neuf ans à peine, un engagé volontaire, je crois, ce petit Bourgoïn : et sa compagnie fut « fauchée » dans une attaque, littéralement fauchée. S'étant couché sous le feu, quand il releva la tête, il vit qu'il était seul.

Un hasard avait voulu que le drapeau du régiment tombât près de lui. Il le ramassa, l'arracha de sa hampe, se l'enroula autour du corps. Et il fit cela naïvement, instinctivement, presque sans savoir. Puis il attendit la nuit, et tâcha de regagner les lignes françaises. Mais où aller? Il l'ignorait. Il marcha donc au hasard, près d'une lieue...

C'est ainsi qu'il arriva devant une maison qu'un obus avait effondrée. Il entra : elle était occupée par cinq officiers allemands; mais quatre étaient morts, tués par l'explosion, et le cinquième, un colonel, agonisait. Le petit soldat essaya de lui sauver la vie.

— Ne t'occupe pas de moi, dit l'Allemand, je suis perdu. Mais toi, comment es-tu ici?

Alors l'autre lui fit savoir son aventure, ingénument. Il ne pensait pas avoir fait quelque chose d'héroïque, il était simple et doux.

— Tu es un brave enfant, dit le colonel ému. Penche-toi. Là, comme ça... je t'embrasserai.

Un colonel et allemand! L'approche de la mort change les âmes : le colonel allemand embrassa ce simple soldat français. Puis il ajouta :

— Va-t'en, maintenant; mais ne prends pas par là. Par là, ce sont les nôtres. Ta route est par ici. Adieu...

Et le petit Bourgoïn rejoignit enfin nos lignes. Il avait toujours le drapeau. C'est tout... Et il n'y a rien de plus beau dans tout Tolstoï.

Pierre Mille.

Un vice-amiral anglais s'offrant à servir comme capitaine

Le vice-amiral retraité Walker a annoncé, hier soir, à une société de Woking, dont il est président, que, très désireux de reprendre du service, il avait demandé à l'Amirauté de le nommer capitaine dans la flotte de réserve, et qu'on lui avait promis de lui donner le commandement d'un des navires chargés d'essayer de couler les sous-marins ennemis.

Le général Huerta quitte l'Espagne

MADRID. — Le général Huerta a quitté Barcelone aujourd'hui, à bord du vapeur espagnol Antonio-Lopez, se rendant à New-York.

Le bruit court que le général, qui a laissé sa famille à Barcelone, a l'intention de se rendre au Mexique pour organiser un nouveau mouvement révolutionnaire. (L'Information.)

L'HUMOUR ET LA GUERRE



L'Allemagne ayant une grande provision d'œufs peut en consommer en guise de viande. (Berliner Tageblatt.)

— Alors, faut-il attendre qu'il y ait un petit poulet dedans?...

(Boursiac.)

Échos

Cinquante sous!

Il y a aujourd'hui cent ans, naissait, à Schoenhauzen, Otto-Edouard-Léopold Bismarck. Devant chaque Bismarck-Denkmal d'Allemagne, aujourd'hui, des fleurs sont déposées. Mais, peut-être, plus d'un Allemand considère-t-il ces bouquets d'un regard anxieux et chargé de doute, en songeant que, déjà, elles décoorent moins le monument du « plus grand des Germains » que le tombeau de la Germanie. Indifférentes à cette date centenaire, nos armées continuent leur œuvre. Le poisson d'avril bismarckien reste, pour elle, sans arêtes; lisez : il ne les arrêtera pas. Tout au plus, dans les tranchées, s'amusera-t-on à traduire le nom du capitaine forban : bis deux fois, mark : un franc vingt-cinq. Deux mark : cinquante sous, et pensera-t-on que, sous quelques mois, la kolossale confédération germanique ne pèsera plus que deux francs cinquante, en monnaie de billon, dans les paumes réunies des alliés.

La guerre en beauté.

On assure, dans les milieux militaires, qu'il y a, en ce moment, un bon million de demandes, dans l'armée, pour aller combattre aux Dardanelles. Il faudra nécessairement choisir. Mais n'est-il pas charmant, et bien de notre race, cet élan de jeunes Français, tous nés artistes et poètes sans le savoir, qui sollicitent pour aller là-bas, dans les pays du soleil et des parfums, ajouter, aux risques des combats, les délectations de la vie dans les plus nobles décors de la terre? Pouvoir, plus tard, raconter la saveur des confitures de roses, le goût du loukkoum et du rakki, les bleus fins des horizons fuyants et mêler à cela l'écho du canon, la clameur des entrées triomphales dans les cités conquises, voilà un vœu qui devait naître au cœur de nos enfants, fils du ciel latin, sensibles à la beauté des choses et faits pour goûter la tendresse d'un ciel pur à travers la fumée des canonnades!

Les poisons de Paris.

On en a fini avec l'absinthe. Mais il reste d'autres poisons à combattre. Le Veilleur, hier, au cours d'une enquête minutieuse dans Montmartre, a acquis la preuve que l'infâme commerce de la cocaïne bat toujours son plein. Il n'est pas besoin de longs articles pour exprimer le vœu qui vient sur toutes les lèvres : « Ne fera-t-on rien d'énergique, de définitif, pour vaincre ce poison, au moment où la France montre une si admirable figure de santé morale! »

Allemanique.

Le Journal de Genève, répondant sans doute à un impérieux désir des Suisses, vient de créer ou... de faire revivre un adjectif un peu oublié. Il avait jadis ouvert la rubrique : l'opinion en Suisse allemande. Ce sera maintenant : l'opinion en Suisse allemanique. Nuance? Soit. Mais nuance appréciable. Ce n'est plus le qualificatif brutal, indiscutable d'autrefois. Cela signifie plutôt : « Oui, une Suisse où un peu de Germanie s'est répandue, un de ces accidents fâcheux qui surviennent lorsque l'on place, un peu trop près d'un papier propre, un papier sale. »

Une affaire d'espionnage.

Un Américain, au boulevard, s'approche d'un agent et, mystérieusement :

— Est-ce que vous ne vous occupez pas, à l'occasion, de rechercher les espions, les plates-formes bétonnées, etc.?

— Si, si, si, répond l'agent, en tirant vivement son calepin et son crayon.

— Eh bien, voilà, explique le voyageur. Allez donc à l'hôtel X..., à deux pas, et arrêtez le propriétaire. Il a au moins deux lits en ciment armé.

Et, se frottant les côtes, l'Américain d'ajouter : — J'en suis sûr, ma femme et moi, nous y avons couché la nuit dernière.

Pour se documenter.

Il doit y avoir, en Amérique, des citoyens qui réclament énergiquement la guerre, puisque le journal Evening Sun, sous le titre : « Appel à la raison », invite les belliqueux à peser bien les risques de l'aventure :

Si vous aimez ainsi la guerre, dit notre confrère, creusez donc une tranchée dans le fond de votre jardin, remplissez-la à moitié d'eau, descendez dedans et restez là pendant un jour ou deux sans rien manger; payez un fou pour vous tirer des coups de revolver et de fusil; alors vous serez bien renseigné, vous serez même dégouté, et ainsi vous aurez évité à votre pays une grande dépense.

Evidemment, c'est un moyen de se « documenter ».

Le Joyeux Poilu.

C'est Thomas Bouffart, la joie des armées, dont une amusante brochure illustrée, qui commence à paraître aujourd'hui, narrera les aventures braves et comiques. Chacun en voudra goûter la réconfortante gâté.

En creusant des tranchées.

PREMIER POILU, appuyé sur sa pelle. — Dis donc, mon vieux, t'appelles ça être soldat, toi?

DEUXIÈME POILU, cherchant une réponse. —?

PREMIER POILU. — Moi, j'appelle plutôt ça faire l'architecte paysagiste.

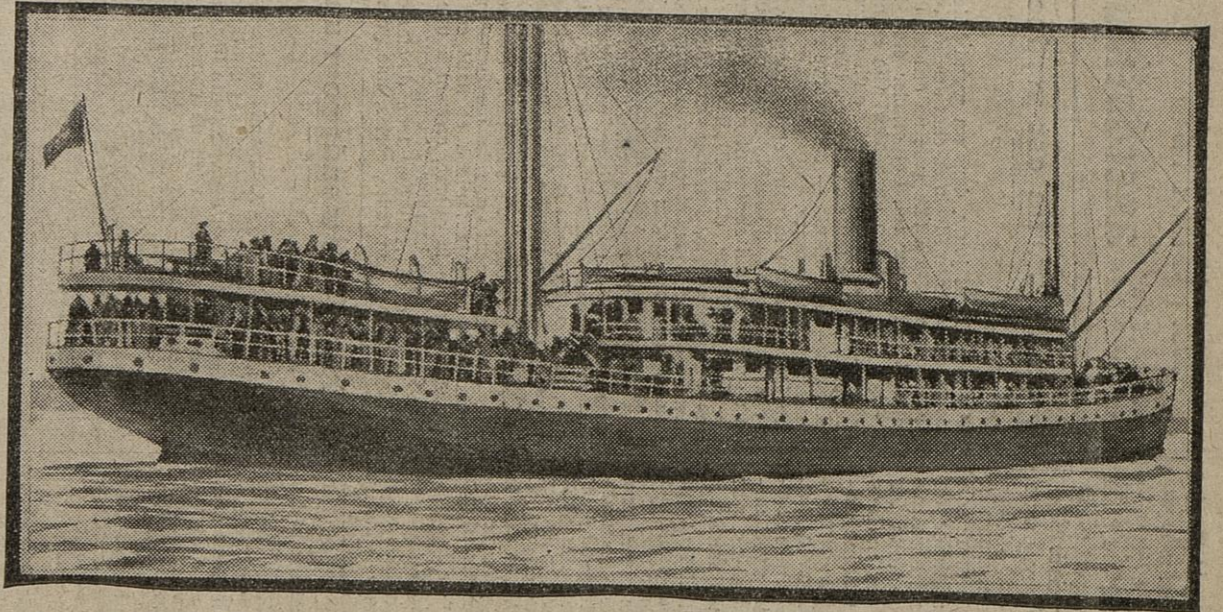
Le Veilleur.

PRISONNIERS A ALGER



Transportés sous un ciel enchanteur, les prisonniers allemands semblent, en préparant leur repas, accepter leur sort sans amertume.

LE FALABA



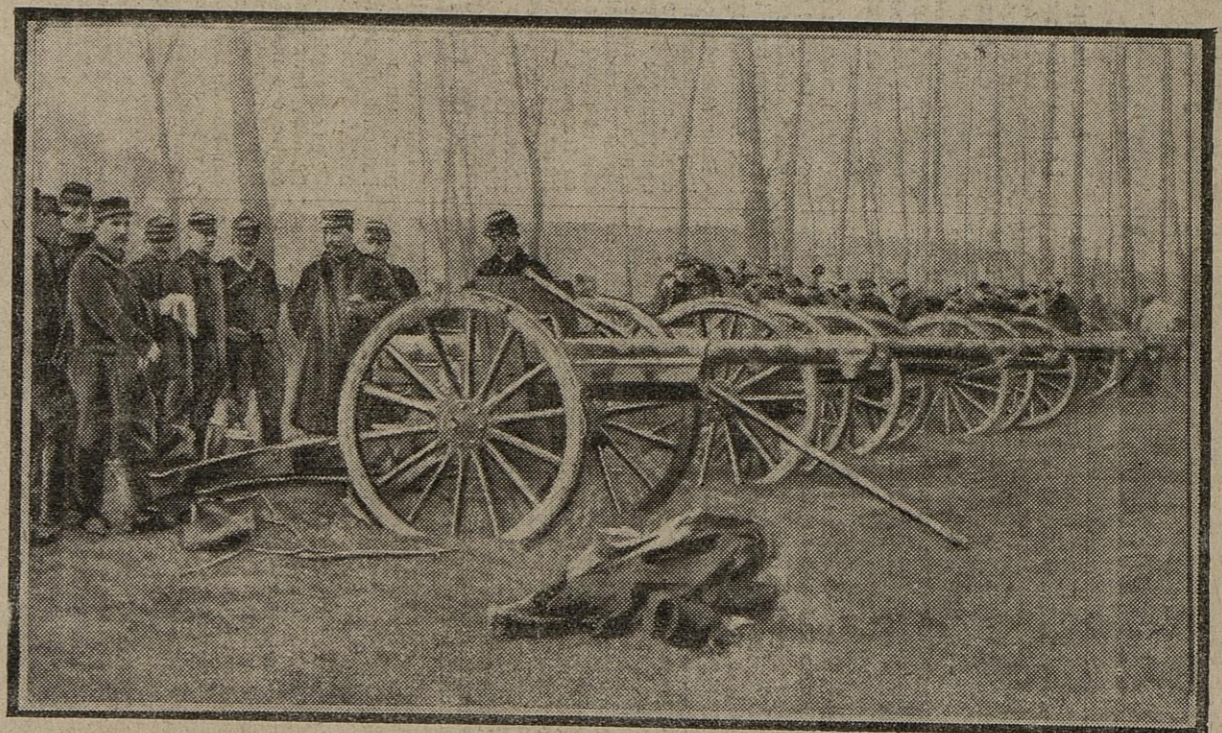
Les Allemands n'auraient-ils commis que le crime d'assassiner cyniquement ce navire et de danser devant l'agonie des passagers, que ce geste suffirait à leur valoir une honte éternelle.

SOUVENEZ-VOUS!...



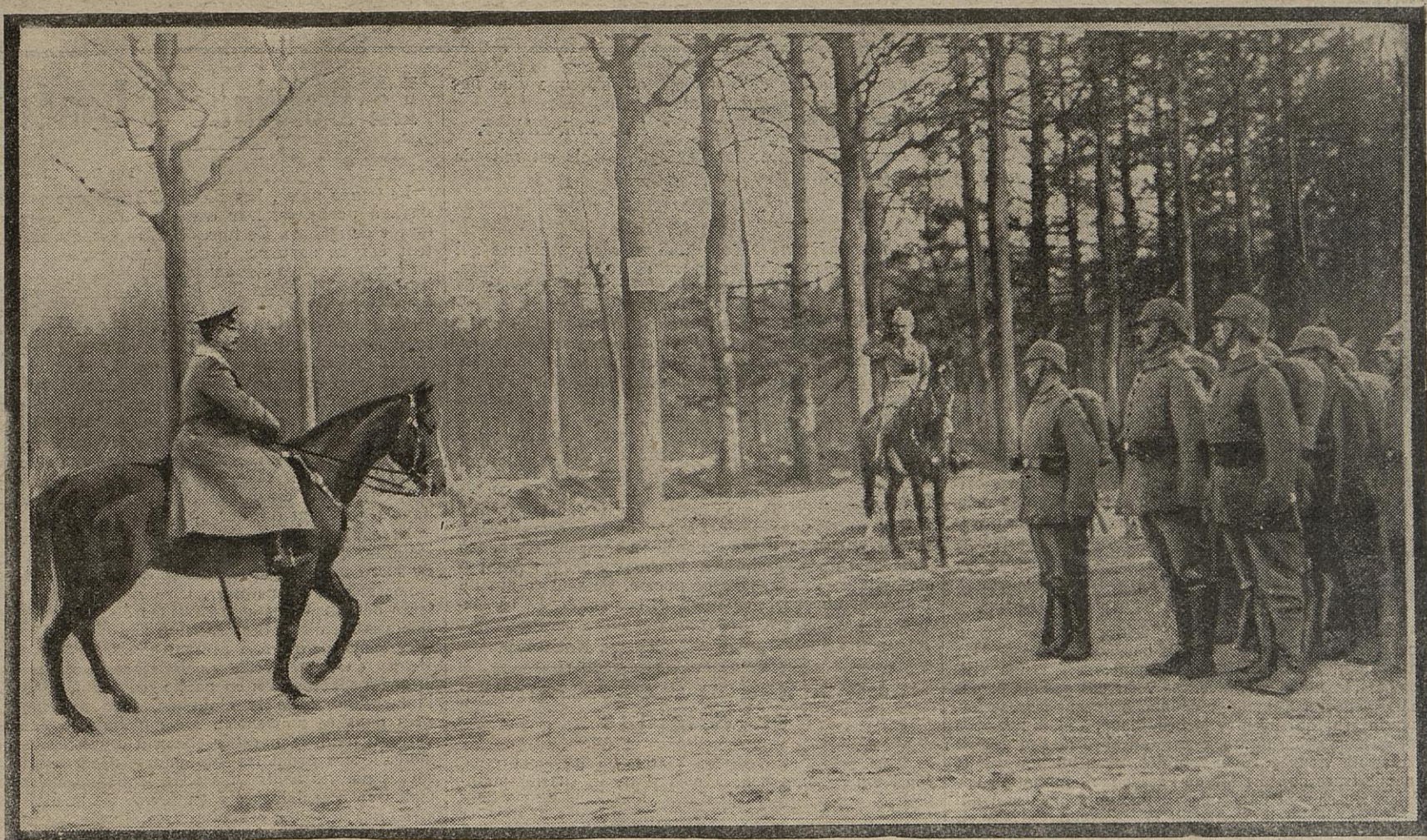
M. Herriot, maire de Lyon, passant en revue les recrues 1916, leur dit : « Soyez fiers. Souvenez-vous, jeunes gens prêts à partir, que notre cœur vous accompagne. »

LA TOILETTE DU "75"



Parfois, les artilleurs ornent leurs canons de dessins en couleur. Certainne batterie qui a un brosser de décors émérite possède les pièces les plus artistiquement agrémentées.

VON BISSING PASSE UNE REVUE



Dans les bois de la Cambre, aux portes de Bruxelles, le général allemand von Bissing passe une revue. Il jouit ainsi de son reste avant de reprendre les routes de son pays, voyage dont il est déjà parfaitement assuré.

LES DERVICHES DU LANDSTURM



Les Turcs ont renforcé les effectifs en y incorporant les éléments les plus hétérogènes. C'est ainsi qu'ils ont versé dans leur landsturm des Derviches fourneurs venus d'Asie. Ne sont-ils pas de ceux qui tournent les talons?..

M. Herriot, maire de Lyon, passant en revue les recrues 1916, leur dit : « Soyez fiers. Souvenez-vous, jeunes gens prêts à partir, que notre cœur vous accompagne. »

Parfois, les artilleurs ornent leurs canons de dessins en couleur. Certains artilleurs ont un brossier de décor émérite possède les pièces les plus artistiquement agrémentées.

Echos de Belgique

La Belgique en France

Calais, la nuit.

Arrivée de nuit à Calais. La ville est noire, à peine éclairée, si militaire pourtant, comme une sentinelle dans l'ombre. L'auto se dirige malaisément dans le dédale des étroites rues. Soudain, des lumières entrevues, un peu d'activité dans le silence indiquent l'approche de la gare. Quelques grands hôtels se profilent alentour : nous allons y trouver un gîte. Espoir déçu, Calais est comble; nous eussions dû prévenir deux jours à l'avance. Les portiers, mal réveillés, sont inexorables, des portes muettes restent fermées. D'autres sont ornées d'écris peaux peu encourageants : *Il est inutile de sonner, il n'y a plus de place.* Les douze coups de minuit tombent, froids et lents comme le destin. Enfin, un employé de la gare offre de nous conduire à l'hôtel X..., auprès du port. Nous y trouverons un gîte et y dormirons tant bien que mal, dans un corridor, sur des matelas presque propres. Avant de nous endormir, nous demanderons au garçon qui passe avec sa bougie : « Comment diable y a-t-il tant de monde à Calais ? » Il répondra, en étouffant un bâillement : « C'est les Belges, monsieur. »

Une ville belge.

Un matin brumeux et sale enveloppe le quartier du port, dont les ruelles sont fumeuses et grises. Un va-et-vient, qu'on sent inaccoutumé, révèle une ville provisoirement surpeuplée. Et voici des soldats et des soldats encore. Comme je débouche devant les bassins, sous le vent qui déchire le brouillard, Calais m'apparaît avec sa vraie figure, planté au bord de son détroit comme un vieux gardien très fier, mais un peu rogue. Aucune trace ne lui reste de l'ancienne domination anglaise. On se sent dans une vieille cité française à qui le loisir et la lumière ont fait défaut pour grandir en beauté et qui, pour être sans grâce, a toutes les vertus solides de la race. Rien de plus curieux, pour celui qui écoute le secret de ces antiques murailles noircies, que de voir circuler partout des uniformes belges. Aux yeux de l'observateur superficiel, Calais est surtout une ville belge.

Quand notre armée, quittant Anvers, dut se replier sur l'Yser, où elle se bat depuis des mois avec l'héroïsme que l'on sait, il fallut lui choisir une nouvelle base.

Que l'on suive la côte vers le Sud, vers Boulogne, la ville émouvante, où Anglais et Français fraternisent autour de la colonne de la grande armée, ou au Nord, vers Gravelines-la-Morte, qui dort, mystérieusement ensevelie dans les sables et dans l'oubli, on rencontre, à chaque village, un peu de notre armée au repos ou quelqu'un de nos services militaires : vieux hommes au travail, jeunes recrues qui se préparent, canonniers, cavaliers, artilleurs qui se reposent ou qui attendent... Parfois, quand le vent vient du Nord, on entend jusqu'ici le canon de l'Yser, dont le grondement lointain se mêle au bruit de la mer. Alors, tous les cœurs battent plus vite et plus fort. Dans la vie monotone des hommes de l'arrière passe ainsi le frisson de gloire.

Rencontres.

Devant faire viser un passeport, je me dirige vers les bureaux de la place belge. C'est au théâtre, dans des loges d'actrices ouvrant sur un long couloir, que fonctionnent les services du visa. Dans l'escalier, je croise l'énergique général qui commande ici et qui, jusqu'en octobre, fut gouverneur militaire des Flandres, où il dirigea les opérations des volontaires. Que d'amis croisés dans les rues, que d'inscriptions flamandes, que de personnalités belges, médecins, chefs de corps, officiers en mission ! Calais est un kaléidoscope toujours animé et vivant. A tout instant, des voitures passent, pavées de nos couleurs, qui sortent du parc automobile tout proche, des camions défilent en longs cortèges vers les villages voisins. Et les Français qu'on rencontre ici sont presque des Belges — anciens Belges ou demi-Belges — puisque voici, à la porte d'un restaurant, le sous-lieutenant Francis de Croisset, et dans le hall d'un hôtel, vêtu d'un vieil uniforme kakhii, avec la Croix Rouge sur son képi d'or-

donnance, le duc de Vendôme, qui s'occupe d'un important service d'ambulance.

Nos infirmières.

La vision la plus touchante de Calais est celle de nos ambulancières.

La petite légion d'infirmières volontaires qui les accompagnent n'ont guère de loisir ou de repos. Toujours actives, toujours vigilantes, qu'elles soient de garde à l'hôpital ou à la gare. C'est à la gare, à l'arrivée des trains de malades que je les vois aller, venir, se multiplier, minutieuses et vives, souples et décidées, aussi héroïques souvent dans leur pitié que les soldats dans leur courage. Leur tâche n'est pas sans fatigue ni sans danger. Que leur importe ! L'autre jour, un Zeppelin, parvenu jusqu'à Calais, n'eut pas le temps d'arriver au centre de la ville et vida ses projectiles sur la gare. Sept employés furent tués sur le coup, déshabillés par l'explosion. Une bombe tomba à dix mètres d'une jeune infirmière, qui ne bougea pas : « Je voulais rester calme, me dit-elle, j'avais fait le sacrifice de ma vie. Heureusement, aucun de mes chers blessés ne fut atteint. » Elle prononce en souriant ces beaux mots héroïques et simples. Par eux s'achève la physiologie de Calais, ville de guerre. Ce sourire qui lui manquait un peu la complète et la parfait. Et ce sourire ne peut être que brave.

Pierre Nothomb.

La situation économique en Belgique

A Bruxelles et dans les faubourgs de cette ville, 400.000 personnes sont à charge de la charité publique. A la date du 31 janvier, 30 millions de portions de soupe avaient déjà été distribuées à des adultes, ce qui représente une dépense de 3 millions de francs. Dans les trente-huit organisations où l'œuvre des Petites Abeilles s'occupe de l'alimentation des tout-petits, un million de portions de soupe avaient été distribuées. Des vêtements, pour une somme de 700.000 fr., avaient été distribués. Cinq millions de kilogrammes de farine ont été employés en janvier pour que chaque habitant eût sa ration de pain de 150 grammes par jour.

A Malines, sur 34.000 habitants, 29.000 sont secourus par les soupes populaires et autres organisations. Dans le Hainaut, la grande province industrielle, la situation reste pénible malgré tous les efforts prodigués. Les patrons charbonniers ont fait tout leur possible pour donner du travail à leur personnel pendant deux, trois ou quatre jours par semaine. Mais les stocks sont considérables et le manque de matériel de transport se fait vivement sentir, sans compter que la vente des charbons industriels reste difficile. Dans la métallurgie, pas de changement : c'est encore l'arrêt presque complet. Dans l'industrie céramique, même situation, à cause surtout du manque de matières premières. Les verreries du Centre et de Charleroi travaillent un peu, très peu. Les grandes carrières de Lessines et Quenast restent fermées, celles d'Ecaussinnes travaillent un peu pour la Hollande. Le prix des vivres est très élevé dans ces contrées industrielles : à Mons et Charleroi, 100 kilogrammes de pommes de terre coûtent 16 francs, contre 11 francs en temps normal; à Huy, le prix va même jusqu'à 22 francs.

L'alimentation des nourrissons est un problème difficile à résoudre par suite du manque de lait : la mortalité infantile, à Charleroi, a été effrayante pendant l'hiver.

Ça va mau !...

Plusieurs Liégeois venus en France nous ont conté cette anecdote prouvant, une fois de plus, le plaisir que prennent nos amis de Belgique à bernier leurs oppresseurs.

Le jour du Nouvel An, les soldats allemands qui se trouvaient à Liège désiraient se montrer aimables envers les habitants, les abordèrent en leur posant cette question : « Eh bien, camarades, comment ça va-t-il ? » Et les interpellés de répondre sur un ton grave et sarcastique : « Ça va mau ! ce qui veut dire en patois ça va mal ! »

Dès le lendemain, les Boches qui avaient cru que cette phrase signifiait tout le contraire, c'est-à-dire *ça va bien* ! s'empressèrent de répondre à ceux qui leur demandaient des nouvelles de la guerre : « Ça va mau ! ça va très mau !! »

On conçoit quelle était la joie de la population, heureuse de ridiculiser ces pauvres Boches.

La misère en Belgique

D'après le comité de secours, la population demeurée en Belgique peut être évaluée à 7 millions d'habitants, dont 1.400.000 se trouvent entièrement dénués de ressources.

Jusqu'au 5 février, le comité a introduit 746.000 kilos de blé, 668.000 kilos de sel, 423.000 kilos de farine, 98.000 kilos de maïs, 42.000 kilos de riz, 34.000 kilos de pommes de terre, 30.000 kilos de fèves et 15.000 kilos de pois.

La Belgique à Londres

Londres, 30 mars.

Le temps passe. Les Belges d'Angleterre sont organisés à peu près, leur existence d'exilés a pris une espèce de rythme. De tous côtés, désormais, ils se sentent étayés, soutenus, dirigés, Londres compte trois ou quatre centres administratifs, ou pseudo-administratifs, dans lesquels ils peuvent trouver une réponse à maintes questions. Dès le début, ces différentes organisations manquaient peut-être de liaisons entre elles. Il y eut des tâtonnements, de petites erreurs, des efforts infructueux, parce que ces bureaux variés étaient mal ou insuffisamment coordonnés entre eux. Aujourd'hui, Londres a une véritable administration belge et ce sera pour les historiens futurs de la guerre européenne une curieuse histoire à écrire que celle de ces deux cent mille belges de tous rangs, de toutes professions, qui sont venus trouver refuge ici et confiner pour ainsi dire leur vie nationale dans un pays si différent du leur.

Et maintenant que les Belges d'Angleterre sont installés, il faut qu'ils pensent aux Belges de Belgique. Le sort de ceux-ci est lamentable, et là où il n'est pas lamentable, il est précaire. Un des plus actifs promoteurs des nombreuses institutions de secours belges à Londres me disait dernièrement : « J'envisage sous le plus sombre aspect le présent et surtout l'avenir des Belges qui sont restés en Belgique. Oui, je le sais bien, ils sont nourris en partie par l'Amérique et par l'intermédiaire de la Hollande. Cela marche à peu près dans ce moment-ci. Mais quand les Allemands verront qu'il leur est réellement impossible d'escamoter à leur profit les subsistances généreusement envoyées par les États-Unis et la Hollande, ils mettront moins de complaisance à en permettre la distribution et alors tout est à craindre. Des émeutes causées par la famine et une répression atroce. Il faut que nous tâchions, nous aussi, d'aider nos frères. »

Et voici pourquoi s'est fondé le « Comité de souscription parmi les Belges en faveur du comité de secours et d'alimentation de Belgique ». Le titre est un peu long, mais il est nécessaire de s'expliquer. Il faut que les Belges de Belgique soient renseignés sur l'effort fait en leur faveur par les Belges de Londres. Les Allemands ont cherché à créer un antagonisme entre ceux-ci et ceux-là. Est-ce qu'on ne dit pas qu'ils leur ont suggéré un surnom. Les Belges de Londres seraient « les petits Coblentz ». La circulaire envoyée par le comité mentionne tout à fait spécialement le droit qu'avaient les Belges de Londres de quitter la Belgique envahie et met en relief le danger pour eux d'être accusés d'égoïsme envers leurs frères sous le joug de l'oppresseur.

« En quittant votre foyer et votre sol natal, vous n'avez obéi à aucune considération d'intérêt personnel et vous avez agi ainsi que votre conscience l'indiquait. Vous ne pouvez cependant oublier qu'en prenant cette décision vous avez trouvé, grâce à la généreuse Angleterre, un bien-être relatif, qui pourrait vous être reproché si vous refusiez de participer dans la limite de vos moyens aux souffrances de ceux que leur situation de fortune a empêchés de suivre votre exemple. »

Et après avoir indiqué de quelle manière les Belges d'Angleterre peuvent secourir leurs compatriotes opprimés, et avisant même de la possibilité de tirer un chèque sur leur banque ceux qui possèdent des dépôts en Belgique, la circulaire termine ainsi :

« Enfin, si aucun de ces modes d'intervention n'est possible pour vous dans la situation actuelle, vous voudrez bien nous en informer, et en même temps insister auprès de vos amis plus favorisés par la fortune, pour qu'ils apportent le concours dont nous avons besoin. Nous démontrerons ainsi à nos concitoyens, retenus dans la partie envahie, que nous prenons, par nos actes, notre part dans la détresse commune, chacun dans la limite de ses moyens, quelques modestes qu'ils puissent être. »

Les points sont mis sur les *i*. Cette souscription généreuse, et malheureusement trop nécessaire, est la réponse à ceux qui seraient encore tentés de nommer les exilés volontaires de Londres « les petits Coblentz ».

Dans le comité, nous relevons les noms de MM. Edouard Pollet, baron Ancion, Jules Destrées, Charles Bauss, Maurice Féron, etc., les plus énergiques patriotes, dont les efforts ont vraiment recréé à Londres la vie belge.

La Belgique continue d'être à la mode à Londres. Les œufs de Pâques sont belges et franco-belges. Les guirlandes de rubans qui les entourent sont aux couleurs du drapeau belge et du drapeau français. La poupée en faveur porte l'uniforme et la ressemblance du roi Albert, et les nouvelles élégances du printemps s'inspirent des costumes flamands.

Thérèse Pierre-Berton.

L'ART ET LA GUERRE



Pittoresque autant que tragique cet aspect de la petite cité de Pindeville, qui connut le bombardement. Mais quel peintre piquerait son chevalet sous cet arbre sans ressentir la profonde mélancolie du décor en même temps que la satisfaction d'avoir trouvé un « motif » intéressant à peindre?..

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— LL. MM. la reine d'Espagne et la reine-mère, LL. AA. RR. les infantes Isabelle et Béatrice ont rendu visite à LL. AA. RR. l'infant don Carlos et à sa femme, la princesse Louise d'Orléans, à l'occasion de la fête de leur fille Dolorés. (*New-York Herald*.)

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. l'ambassadeur du Japon à Londres et Mme Inoué sont de retour à Londres, après avoir fait un séjour de trois semaines à Bournemouth.

— M. J. T. White, fils de l'ancien ambassadeur des Etats-Unis en France, nommé second secrétaire à l'ambassade des Etats-Unis à Pétersbourg, est en ce moment à Londres, retour des Etats-Unis.

— S. Exc. M. Djavara, ministre de Roumanie à Bruxelles, a quitté Paris, où il était venu passer quelques jours.

MARIAGES

— Le mariage de Mlle Page, fille de l'ambassadeur des Etats-Unis en Angleterre, avec M. Greely Loring, sera célébré en automne.

NAISSANCES

— La comtesse Jean de Chavagnac, femme du lieutenant de Chavagnac, actuellement au front, a mis au monde une fille qui a reçu le prénom de Nicole.

— Mme Jehan de Bussac, née de La Villéon, a donné le jour à un fils qui a reçu le prénom de Joseph.

— Mme Paul Haillet, née Ottenheim, dont le mari est au front, a mis au monde à Versailles, le 29 mars, un fils qui a été appelé André.

— Mme Denis Ciaudo, née Castelli, femme de M. Ciaudo, avocat, docteur en droit, actuellement lieutenant aux armées, est mère d'une fille qui a reçu le prénom de Denise.

NECROLOGIE

— On annonce la mort du marquis de Bonneval, qui a succombé mardi matin aux suites d'une congestion pulmonaire.

Fils du marquis de Bonneval, décédé, et de la marquise de Bonneval, née d'Albuféra, il avait épousé Mlle Madeleine d'Haussonville, la plus jeune fille du comte d'Haussonville, de l'Académie française, et de la comtesse d'Haussonville, dont il eut trois enfants : un fils, âgé de dix-sept ans, et deux filles. Il était le frère de la comtesse Xavier de La Rochefoucauld, le beau-frère du duc et de la duchesse de Plarance, du comte et de la comtesse Le Marois et de Mlle d'Haussonville et le neveu du duc et de la duchesse d'Albuféra.

Nous apprenons la mort :

De M. Achille Prévost, propriétaire de la maison de chocolat Prévost, décédé à Pau, âgé de quatre-vingt-trois ans;

Du docteur Onimus, Alsacien patriote, qui publia d'importants travaux sur l'électricité médicale, décédé au Cap d'Ail;

De Mme veuve Hubert Journée, belle-mère de notre confrère Fernand Faucheu, caissier du journal *le Temps*, décédée en son domicile, 8, rue Notre-Dame-de-Lorette, âgée de soixante-dix ans;

De M. A. Deschamps, ancien directeur de l'école Saint-Martin, à Périgueux, conseiller général du canton de Saint-Pierre-de-Chignac, décédé à soixante-quinze ans;

De Mme Hélène Perrier, en religion sœur Thérèse du Sacré-Cœur, de l'ordre de Saint-Aignan, décédée à La Rochelle à la suite d'une affection contractée au chevet des blessés militaires.

Nouvelles brèves

Von der Goltz au quartier général. — Le maréchal von der Goltz est arrivé avant-hier soir à Berlin; il est reparti aussitôt pour le grand quartier général.

Pour les prisonniers. — En vue de venir en aide aux prisonniers de guerre, originaires du territoire de Belfort, internés dans les camps allemands, il sera vendu à leur profit, du 4 au 11 avril, un insigne spécial représentant le lion de Bartholdi.

Goélettes naufragées. — On mande de Porto que la goélette française *Madeleine*, de 99 tonneaux, venait de Swansea, avec un chargement de pins, lorsque, ayant touché un récif, elle a coulé. La sortie de la barre du cap Remoque-Liberal. Sur six hommes que comprenait l'équipage, le capitaine Chelveder et trois hommes ont été sauvés, deux sont noyés.

— La tempête a provoqué, à Cascaes, le naufrage du bateau-pilote *Lananeurs*. Il y a cinq morts.

Prix de la bière. — Le *Lokal-Anzeiger* dit que les brasseurs et les hôteliers se sont mis d'accord pour un relèvement du prix de la bière de 7 marks par hectolitre.

Le grand-duc de Mecklembourg sur le front. — L'agence Wolff annonce que le grand-duc de Mecklembourg a visité le 26 mars son bataillon de chasseurs n° 14 sur le front occidental.

Le rebelle Dewet. — Le rebelle Dewet a été renvoyé devant un tribunal, où il sera jugé pour trahison.

Au Portugal. — Ayant paru dans certains journaux de Paris un télégramme de Madrid disant que la situation au Portugal est des plus graves, et que l'on y craint une révolution, nous sommes en mesure de déclarer que ces nouvelles sont entièrement dénuées de fondement et que le pays est absolument tranquille. (*Communiqué*.)

Accidents du travail. — Vers midi, hier, M. Charles Fortier, trente et un ans, mécanicien, 149, avenue de Choisy, à Paris, a été grièvement blessé par un monte-charge qui est retombé subitement sur lui. La victime a été admise à l'hôpital de la Charité.

— A 2 heures, dans une fabrique de piles électriques, 19, rue Houdart, à Paris, une ouvrière, Mme Thérèse Sylva, vingt-sept ans, demeurant 5, cours de Vincennes, a été brulée sur diverses parties du corps. Elle est soignée à l'hôpital Tenon.

Une bande de faux-monnayeurs. — Sur mandat de M. Gentil, juge d'instruction, M. Valette, commissaire de la police judiciaire, a perquisitionné, hier, chez une dame Delille, rue Monge, à Paris. Tout un matériel servant à fabriquer de la fausse monnaie a été saisi. On recherche les complices de l'inculpée. Cette dernière a avoué avoir écoulé ces temps derniers quinze cents pièces de un franc.

DANS LA MARINE

Commandement à la mer. — Le lieutenant de vaisseau de réserve Joubert est nommé au commandement de l'éclairer auxiliaire *Eros*.

Morts au champ d'honneur

Le commandant comte Martiau de Bernardy de Sigoyer, du 143^e d'infanterie, mort des suites de ses blessures au château de Jallieu (Isère).

Le lieutenant de réserve Pierre Berthiot, du 1^{er} d'infanterie, tombé glorieusement en Argonne, le 9 décembre, en chargeant à la baïonnette à la tête de sa section et cité à l'ordre de l'armée.

Albert Wallon, externe des hôpitaux, médecin auxiliaire au 2^e bataillon de tirailleurs marocains, tué le 13 mars dans la tranchée où il secourait les blessés; il était le fils de M. Etienne Wallon, professeur au lycée Janson-de-Sailly, et le petit-fils du sénateur inamovible Wallon, qui fut le père de la Constitution de 1875.

TRIBUNAUX

Un déserteur. — Gardien dans un parc à bétail, le soldat colonial Léopold Sabatier fut blessé d'un coup de corne et évacué à l'hôpital de Celles.

Le 28 décembre dernier, il sollicita et obtint une permission de sept jours, pour venir à Paris, où il devait se marier.

Sabatier oublia vite qu'il était soldat. Il fut arrêté le 27 janvier dernier, sous l'inculpation de désertion.

Il comparait hier, devant le 1^{er} conseil de guerre, qui, après plaidoirie de M Duplan, l'a condamné à trois ans de travaux publics.

L'arrestation des incendiaires de la " Touraine "

La Sûreté générale a procédé récemment, dans un hôtel de la rue de Rivoli, à l'arrestation d'un nommé Raymond Swoboda, âgé de trente-huit ans, inculpé d'avoir mis le feu au paquebot la *Touraine*, lequel, on s'en souvient, fut, le 7 mars dernier, le théâtre d'un commencement d'incendie, éteint en cours de route, fort heureusement.

Raymond Swoboda s'était fait inscrire sur le livre de bord comme sujet américain, financier, se rendant à Paris. Les propos étranges qu'il tint à plusieurs passagers de première classe et l'apologie qu'à diverses reprises il fit de l'Allemagne l'avaient rendu suspect.

La culpabilité de cet individu ne laisse aujourd'hui aucun doute, et à la suite d'une perquisition opérée dans la chambre du prévenu une deuxième arrestation serait imminente; celle d'une femme, amie de Swoboda.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

— L'hôpital militaire du château d'Orly (Seine) serait reconnaissant à personne qui mettrait à sa disposition, à titre gracieux, une auto avec chauffeur, tous les jours de 4 à 7 heures.

— Nous avons reçu pour les héroïques Serbes la somme de 5 francs d'un père et d'une mère de deux soldats au front.

Nos Echos Illustrés



COMME AU POLE

Le ministre d'Etat belge, M. Vander-
velde, est vêtu en explorateur polaire
lorsqu'il monte en aéro pour survoler
les positions ennemies.



UN DE NOS CHASSEURS AERIENS

Avec cet appareil, le sergent G. Salze et son observateur,
le sous-lieutenant Moreau, abattirent un Aviatik entre Munster
et Walbach.



LES « HALLES » DE CLERMONT- EN-ARGONNE

Les Allemands ayant brûlé presque toutes les maisons, il a fallu installer un magasin pour assurer le ravitaillement.



LE MARIAGE AUX ARMEES

Joseph Trin, maréchal des logis au 1^{er} corps de cavalerie, épouse Louise
Le Poetzeler par devant M. Thouvenin, intendant militaire, et M. Graudet,
officier d'administration (17 mars 1915).



LE BON GITE

Le lieu n'est pas luxueux, mais il y fait bon vivre. Tout près de la ligne
de feu, il prend, aux yeux de ces quelques dragons, toute la figure
d'un palais.



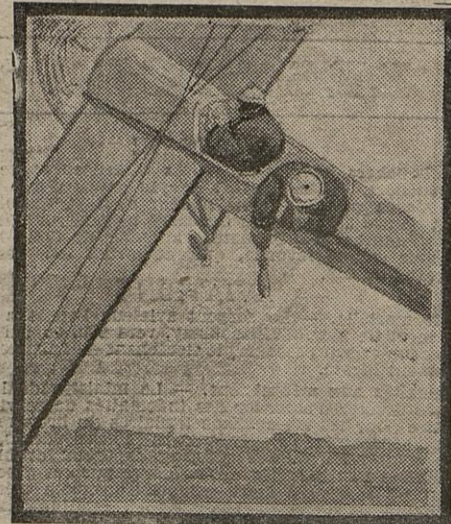
La Mort à Guillaume. — Rappelle-
toi qu'un jour ce sera ton tour!

(London-Mo)



— Mais c'est de la kamelotte allemande.
— Si on peut tire! C'est vabriqués avec te la laine que nous
avons volée à Roubaix.

(Ruy Blas.)



— Ils veulent faire durer la guerre
vingt ans; en tuant leurs écoliers, nous
ruinerons leur futur recrutement.

(Pasquino : Turin.)